

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Voici que l'on reporte beaucoup d'or, d'argent et d'acier dans les garnitures de costume et de manteau. Le bon goût, cette fois, mélange ces fils de métal avec une laine ou une soie d'un ton à la mode; ce n'est pas clinquant; l'effet en est agréable, et d'un comme il faut accepté par les femmes élégantes. Ces tresses sont étroites, et n'ont parfois que la largeur de la soutache; elles composent alors des bandes qui forment comme un haut galon tout à fait joli. Pour cela, on coud sur une bande d'étoffe pareille au costume, cinq, six et jusqu'à dix rangs de cette tresse étroite, qui fait ainsi une riche garniture. Cette bande se met au-dessus de l'ourlet de la jupe, à la tunique, et se dispose dans le relevé, comme des traverses-attache. On en fait le gilet, le parement de la manche, on en couvre le col droit.

Voici une autre disposition qui plait généralement.



COSTUMES D'ENFANTS DE MESDAMES TASKIN ET GUIARD
2, rue de la Michodière.

Le costume est en vigogne mordoré foncé et la tresse tissée or et laine mordorée. Jupe en taffetas ornée d'un haut plissé, dont les plis très larges, reçoivent, sur le dessus, un rang de tresse de deux centimètres de largeur; au bas, la tresse forme une bouclette qui dépasse de trois centimètres le bord du plissé. La tu-

nique très grande est zébrée de tresse posée en biais, à partir du contour. Chaque tresse à douze centimètres, sans compter la bouclette dépassante, elle est arrêtée par un bouton plat et petit assorti à la tresse. Cette disposition se répète sur la veste qui est courte avec un drôle de petit postillon tout en l'air, qui laisse voir la doublure de velours. Le bleu marine, le myrte, le loutre, le grenat foncé s'harmonisent avec la tresse mélangée or ou argent. L'acier fait on ne peut mieux sur les gris et sur tous ces bleus appelés : électrique, douanier, Sarde, Angevin. Les petites filles, les jeunes filles et les jeunes femmes sont égales devant la tresse : toutes en portent.

Le manteau se fait indifféremment très long ou court; le premier est en belle étoffe bouclée veloutée et se garnit d'une riche passementerie, ce qui n'exclut pas la fourrure; il est droit avec une jupe plissée, des manches très épaulées, des pendrilles en chenille piquées et jouant sur une passementerie : c'est d'une élégance sérieuse.

Il y a un genre de pardessus de fantaisie charmant. Il se fait en superbe étoffe de couleur, brochée d'un riche dessin formant relief. La façon est drapée et le pouf volumineux; ce vêtement qui a bon air, demande pour être bien porté, moins de désinvolture que le pardessus droit, le pouffonnage et les plis gracieux qui le relèvent aidant singulièrement à faire valoir la tournure.

Le castor naturel et la loutre sont toujours de mode, l'astrakan est aussi en faveur. L'astrakan noir, le vrai, fait bien autour d'un manteau; on fait le col et le parement assorti pour la jaquette. Quant à l'astrakan gris, il fait la plus adorable garniture de costume que l'on puisse désirer. Il s'harmonise avec tous les tons à la mode; le myrte, le gris et les bleus. Une étroite bande court autour de la tunique; une autre, au bas de la jupe, celle-ci dépassée par un fin plissé de sept centimètres de hauteur; la casaque très courte en est garnie; enfin si vous complétez ce costume d'une capote en feutre bordée d'astrakan, vous aurez l'aspect élégant d'une jolie coquette russe, femme qui rappelle le plus, dit-on, la gracieuse parisienne.

Nous venons de vous parler des manteaux d'hiver, sans vous nommer la maison où nous avons vu toutes ces merveilles de goût. C'est la maison Chevreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière, qui a créé ces modèles, et bien d'autres, que le manque de place nous empêche de décrire. Cette maison fait des mantos bien jolies, avec toutes sortes de surprises dans l'arrangement de garnitures nouvelles. Des passementeries superbes imitent les points anciens; tout le travail est cependant neuf et l'exécution en est parfaite. Parmi les fantaisies riches destinées à garnir la toilette de dîner et de soirée, l'une des plus jolies, et sans contredit la plus originale, est la garniture de plumes de coq. Sur ces plumes qui forment comme un fond sombre et chatoyant, se détache un dessin cachemire aux couleurs douces, fait de petites plumes. Pour une faille, un satin, voire même un velours, je ne pense pas qu'on puisse trouver garniture plus en harmonie, ni plus coquette; et puis, sa nouveauté absolue lui fait une auréole qui flatte la vanité des femmes à la mode.

Nous appelons votre attention, mesdames, sur les

chapeaux que contient le présent numéro. Vous verrez dans les formes nouvelles et coiffantes, aussi bien que dans la façon dont ils sont garnis, le goût et la grâce qui distinguent les chapeaux de la maison Boucherie. Le côté distinctif du talent de cette très bonne modiste est de coiffer à l'air du visage. Les petites capotes, avec ou sans brides, sont d'une coquetterie charmante et les chapeaux ronds d'une originalité de bon ton. Madame Boucherie se charge de faire très promptement les chapeaux de deuil dont le prix varie de 20 à 40 francs, sans le long voile de crêpe Anglais.

CORALIE L.

CHAUSSURES DE LA MAISON POIVRET ET C^{ie}

H. Kahn, successeur, 61, rue Montorgueil, 61, Paris.

Nous venons de recevoir le catalogue illustré des chaussures de la saison d'hiver; il contient des formes jolies et variées, et les prix sont raisonnables. M. Kahn vend la chaussure cousue au prix de la chaussure clouée, ses fournitures sont de première qualité. On trouve le soulier et la botte de course, la botte fine pour la toilette de visites, le soulier coquet pour l'intérieur, et le fin soulier de bal; pour les collégiens, de bons et solides souliers résistants, pour les fillettes pensionnaires, la demi-botte lacée à double semelle, genre homme, qui est inusable, et pour les chasseurs, de solides chaussures spéciales. N'oublions pas les bébés, pour lesquels M. Kahn fait des petites bottines en veau mort-né, des souliers à patte en chevreau blanc et de couleur, et un soulier Charles IX tout à fait mignon, avec sa patte boutonnée au dessus du cou de pied et ses jolis nœuds de ruban.

★ ★

TRICOTAGE DE TAPIS DE SMYRNE

Oriental Wood ou laine Orientale. MM. Dulac et Dotal, seuls dépositaires pour la France, 88, boulevard Sébastopol.

Nous recommandons en ce moment ce joli et amusant travail, parce qu'il constitue un des cadeaux les plus charmants et les plus pratiques que l'on puisse offrir à l'époque du jour de l'an. Nous avons dit comme il est facile d'exécuter ce travail. Avec deux aiguilles à tricoter on fait la maille ordinaire du tricot, dans laquelle est pris un brin de laine qui se trouve former, sur la trame du tricot, une épaisseur de tapis que l'on trouve rarement chez les plus beaux spécimens de tapis orientaux. Cette imitation parfaite se confond avec le modèle copié. Des cartons déposés à Paris et dans les grandes villes de province, chez les grands merciers et les maisons de travaux de dames, contiennent : le coton à tricoter, les aiguilles, les laines, un moule pour couper ces dernières à la longueur voulue et le dessin colorié à reproduire. C'est un mince bagage si l'on considère le beau travail qui en résultera.

★ ★

MACHINES A COUDRE PERFECTIONNÉES

De la Compagnie Française, H. Vigneron, 70, boulevard Sébastopol.

Les machines H. Vigneron, n^{os} 3 et 4, dont la supériorité a été si souvent consacrée par les plus hautes récompenses, sont à l'étranger l'objet d'appréciations flatteuses et de distinctions hors ligne. Ces résultats, tout à l'honneur de la fabrication française, sont dus aux recherches de M. H. Vigneron qui a enfin présenté le type de machine le plus simple, le plus perfectionné et le plus en rapport avec

es besoins. M. le Ministre de l'Instruction publique l'a fait adopter dans toutes les écoles professionnelles de France. Tout, dans ces excellentes machines, justifie le choix flatteur et la faveur croissante du public.

Usine, 50, rue de la Folie-Regnault, Paris; maison principale, 70, boulevard Sébastopol. — Ecrire à cette dernière adresse.

..

VELOUTINE FAY
9, rue de la Paix, 9.

Inaltérable, légère et impalpable; telles sont les qualités de cette poudre de riz qui peut traverser les mers sans s'altérer. Le bismuth qui entre dans sa composition la rend hygiénique; elle est tonique et rafraîchissante tout à la fois. Il suffit d'en saupoudrer légèrement le visage pour rendre la peau diaphane et lui donner le velouté de la pêche. La veloutine coûte 4 fr. la boîte, ou 5 fr. avec la houppe, et comme il en faut mettre très peu sur le visage, une boîte dure longtemps et sans s'altérer. On a donc, avec une économie réelle, la certitude d'user d'une des meilleures préparations connues.

..

LA COMPAGNIE
DES INDES
27, rue du 4-Septembre, dirigée
par MM. Roullier frères.

Est sans contredit la première maison pour les beaux et bons lainages. Il n'est pas une femme qui n'ait un ou plusieurs costumes de lainage à se faire et qui ne désire les avoir dans de bonnes conditions de solidité, de goût et d'économie: Elles peuvent, en toute confiance, s'adresser à la Compagnie des Indes, sûre qu'elles y trouveront ce qu'il y a de mieux en tissus classiques, par exemple comme les fameux cachemires de l'Inde en pure laine du Thibet, qui sont estimés et connus partout comme l'étoffe la plus solide et la plus économique à porter. Tous les cachemires s'offrent cette année unis ou brodés à volonté. La broderie est faite en laine soyeuse, ton sur ton, ou de couleur différente. En

1 mètre 20 cent., l'un coûte 4 fr. 75 c. le mètre, et le cachemire brodé en laine 8 fr. 75 c. le mètre. Le même, brodé en soie, 9 fr. 25. Pour toilette de demi deuil du soir, rien n'est plus jeune et plus distingué que le cachemire blanc brodé en gris. Les applications de velours se font sur tissu foulé à 10 fr. 50 le mètre et l'un, 4 fr. 75 c., sur drap amazone à 9 fr. 75 c. le mètre, sur étoffe noire à 12 fr. le mètre, largeur 1 mètre 40 cent. Pour le moment et pour les jours à température douce, les jeunes filles porteront beaucoup de vestes en velours de chasse, nuances sables, varech, aile de moineau, et des paletots courts en drap; pour la saison un peu plus froide, le véritable astrakan employé en ce moment par les grands confectionneurs et tailleurs pour dames. Je citerai parmi les lainages à la mode: la



CHAPEAUX D'ENFANTS, DE MESDAMES DELERABLEE, 16, PASSAGE DES PRINCES

bure bouclée dans les couleurs cuir, cachou, brou de noix; les belles et solides limousines unies et rayées, les draps fins, de fantaisies charmantes, les grosses diagonales à 6 fr. 50 c. le mètre en toutes nuances nouvelles, 1 mètre 20 cent. de largeur. Les collections d'échantillons indiqueront nuances, prix et largeurs, ce qui permettra de choisir en toute sécurité. Il suffit d'écrire par lettre affranchie à MM. Roullier, frères, 27, rue du Quatre-Septembre, pour recevoir les échantillons que l'on renvoie quand le choix est fait.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159)

Costume en cachemire et velours anglais pour enfant de huit à dix ans. — Jupe en cachemire plissée très fin, avec blouse en cachemire arrêtée sous la taille par un nœud. La veste en velours qui complète le costume, s'arrête de chaque côté de la blouse, et sur le bord est appliquée une broderie. Col droit en velours; à la manche une broderie appliquée en manchette. La veste fendue derrière laisse passer un nœud-pouf. Prix, 50 francs. En velours de soie, cachemire et surah. Prix, 80 francs.

Costume en lainage feutre et velours mordoré, pour jeune fille de seize à dix-huit ans. — Jupe en lainage avec deux tuyautés et une bande de velours. Grande tunique ouverte à gauche et bordée d'une bande de velours; au-dessus un groupe de plis serrés maintenu par un flot de ruban. Les plis de la tunique lui donnent un mouvement d'éventail tout à fait nouveau. Le pouf est très joliment relevé. *Corsage orné d'une basque rapportée en velours, cette basque fait comme une ceinture à pointe devant et au dos.* Plastron en velours, sur lequel le corsage se boutonne à partir de la poitrine. Col droit, haut parement de velours à la manche ronde. Prix, 90 fr.

Costume en Sicilienne et faille bronze pour enfant de quatre à huit ans. — Jupe en faille ornée de deux plissés, le second fait éventail. La robe, à partir des côtés, est fendue en créneaux, créneaux qui laissent passer le plissé de faille. Une écharpe en Sicilienne est drapée sous la taille et se noue de côté; les pans sont rehaussés de houppes en soie. Grand col brodé. Prix, de 80 à 100 francs, selon la taille. Le même en lainage et faille de 60 à 80 francs, aussi selon la taille.

Costume en cachemire de l'Inde suie, et ceinture en ottoman pour enfant de douze à quatorze ans. — Jupe garnie d'un volant monté à plis triples séparés par trois plis couchés. Un très haut et fin plissé découpé recouvre la

partie supérieure à partir de la couture qui réunit le corsage à la jupe. Cette couture est cachée par une ceinture en ottoman, qui enserre le bas de la blouse; elle se noue de côté et s'arrête sous la tête du pouf. Un grand col plissé et un col droit. Prix, 70 fr.

CHAPEAUX D'ENFANTS ET DE FILLETTES

Chapeau en feutre marine, forme plate, pour enfant de six à huit ans. — Le fond est entouré d'un ruban ottoman marine, noué de côté en plusieurs coques séparées par trois ailes grises.

Chapeau en feutre bronze pour enfant de huit à dix ans. — Haute calotte et bord un peu retourné, bouillonné de velours bronze; une draperie au-dessus arrêtée devant par des coques en ruban de velours écossais; quelques-unes de ces coques sont disposées en aigrette.

Chapeau en feutre gris pour fillette de dix à quatorze ans. — Calotte élevée, bord retourné devant et tendu en velours marron, ruban ottoman marron s'étageant en petites coques sur le devant de la calotte; un oiseau couché au milieu avec les longues plumes de la queue formant aigrette.

Capote en velours bleu pour enfant de deux ans. — Forme bonne femme. A cinq centimètres du bord qui fait ruché, plusieurs rangs de fronces resserrent l'ampleur; une cocarde en ruban ottoman piquée de côté sur le fond mou; fouillis de dentelle sous le bord relevé en périssoire. Brides en ottoman.

Chapeau en feutre café au lait, pour fillette de douze à quatorze ans. — Calotte très élevée, fuyante derrière, avec le haut plat. Le bord gondolé reçoit un velours posé à cheval. Torsade en ottoman de plusieurs tons gris et coques mêlées à une belle plume passant du marron au gris clair, des épingles dorées piquées dans les plumes.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4493

COSTUMES DE VILLE

Costume en drap gris souris. — Sous-jupe en taffetas avec une quille-tablier, en pékin satin et moire gris et ponceau, sur laquelle s'ouvre la robe-princesse de drap gris souris, qui est appliquée de belles quilles en passementerie de soie brodée de perles d'acier. Un motif en plastron, cerné par des biais disposés en fichu. Col brodé. Deux motifs tombants sous la taille, sont réunis, à la taille, par une agrafe en acier. Le haut de la manche est brodé, le bas est uni et échanuré extérieurement, avec un fouillis de dentelle. Pouf-tunique agrafé sur la robe. — Botte en chevreau brillant. — Gant de Suède. — Capote en feutre, garnie de velours avec des agréments en acier.

Costume en vigogne de l'Inde loutre et pékin, velours et soie. — Jupe en pékin drapée d'une tunique, montée par des plis tuyaux-d'orgue, plis qui, en remontant sur la hanche diminuent de longueur et découvrent la jupe. Le devant tombe droit et le côté gauche se relève en plis étagés perdus dans le pouf qui s'agrafe sur la pointe du corsage. Ce corsage est ouvert sur un plastron en pékin, agrafé de côté, qui biaise un peu de côté, et se termine en pointe. A la manche, un double revers, l'un tombant, l'autre remontant, et au-dessus un parement en pékin. Colletette et sous-manche en étamine. — Botte en chevreau verni. — Gant de Suède. — Chapeau en feutre loutre orné de plumes.

CHRONIQUE

Les bienfaits du choléra. — La recherche du bon marché. — L'avenir des grands magasins de nouveautés. — Les Italiens. — Madame Marcella Sembrich. — Un début difficile. — Le roman d'après-demain. — Lequel est l'ainé? — L'Exposition des Arts incohérents. — Le Concours de beauté. — Singulière conclusion d'un voyage en Terre Sainte.



Le pauvre matelot qui a rapporté le microbe asiatique à Toulon n'avait eu la sage précaution d'en mourir, il se trouverait exposé, aujourd'hui, à des réclamations que sa paye aurait

de la peine à satisfaire. Il est certain, dès ce moment, que le choléra coûte plusieurs centaines de millions au commerce et à l'industrie de l'Europe, car, grâce aux quarantaines, il était aussi impossible aux Français de sortir de chez eux qu'aux étrangers de venir en



4493

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{me} HUBLER. 16. place Vendôme. Chapeau feutre de M^{me} BOUCHERIE. 16. r. du Vieux Colombier. Valentine FAY
 9. r. de la Paix. Chaussures de la M^{me} KAHN POIVRET. 61. r. Montorgueil. Corset de M^{me} EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra.

France. Aussi, demandez ce qu'ils pensent de la situation, aux établissements des villes d'eaux et des bains de mer, aux compagnies de transport par terre et par eau, à la Compagnie de Suez, et même aux commissaires du budget de la République Française.

L'hiver va-t-il enfin nous débarrasser du microbe, ce « fâcheux » comme eût dit Molière, ce « gêneur » comme on dit aujourd'hui, cet « empêqueur de danser en rond » comme on dira demain? Les Parisiens sont si poltrons et si crédules! Hier un nouveau revenu de la campagne me rencontre et me demande de mes nouvelles. — Restez-vous à Paris? — Moi! j'y ai passé l'été; ce n'est point pour en partir à présent. — Alors il me prend à part, dans l'embrasure d'une porte et, d'un air mystérieux: — Mais vous ne savez donc pas qu'il est mort ici dans la seule journée d'hier, cent vingt personnes du choléra? — Peste! comment se fait-il que les journaux n'en parlent point? — On le leur a défendu, mais le fait n'en est pas moins vrai. Aussi n'avons-nous point défait nos malles.

En dépit de ces rumeurs, trop manifestement fausses pour être sinistres, Paris voit ses vides se combler à peu près comme à l'ordinaire. Je n'affirmerai point, par exemple, qu'on y revient avec l'intention d'y jeter l'or par les fenêtres. Le refrain favori de nos pères:

C'est l'amour (*ter*) qui mène le monde

A la ronde.

ne serait plus de mise aujourd'hui, ou du moins il faudrait remplacer le mot: amour, par le mot: économie. Le « bon marché » séduit tout le monde, plus qu'il ne l'a fait à aucune époque. L'autre jour, passant devant un *grand magasin de nouveautés*, je vis l'établissement entouré d'une foule qui semblait en faire le siège. On se battait positivement aux portes, et la chose était d'autant plus remarquable, qu'en temps ordinaire les employés du magasin dont je parle peuvent jouer au bouchon dans les galeries, tout à leur aise, pendant la plus grande partie du jour.

« Oh! oh! me dis-je, les affaires reprennent. Si l'on voit ici pareille cohue, que doit-ce être au Bon Marché ou au Louvre? »

Mais, informations prises, je découvris que tous ces gens se bousculaient pour acheter du sucre. — Du sucre! dans un magasin de nouveautés! — Eh! oui. On le donnait là meilleur marché qu'ailleurs, quinze centimes de moins par kilogramme, je crois, et tout Paris y courait. — C'est une singulière façon de comprendre le commerce des nouveautés, ou plutôt c'est un acheminement vers les procédés de certaines maisons anglaises qui vendent à des rayons voisins, du velours, des homards vivants, des chaussures et des primeurs. Soyez tranquilles, Mesdames; nous y arriverons, à Paris, et plus tôt que vous ne pensez. Si j'étais à la place de X et C^{ie}, l'expérience faite sur le sucre me déciderait et, sans plus attendre, j'aurais un comptoir de volailles.

..

L'autre jour, sur le boulevard, un agent salarié de la réclame fourrait dans la main de chaque passant une pancarte annonçant la réouverture des Italiens. M. Maurel savait probablement ce qu'il faisait en dis-

tribuant au public le menu des régals artistiques qu'il lui prépare, comme il eût fait du prospectus d'un restaurant à trente-deux sous. Mais pour une ancienne habituée de la salle Ventadour et de ses aristocratiques raffinements, ces façons démocratiques sont comme une chute fâcheuse. Il me semblait voir Worth ou Félix étalant sur des mannequins rangés le long du trottoir leurs plus nouvelles créations.

Quoiqu'il en soit, il y a longtemps qu'on n'avait pas entendu chanter *Lucia* à Paris comme elle est chantée par la Sembrich. Mes lectrices ont pu voir, depuis tantôt quatre ans, que je ne me hâte point de crier miracle à chaque étoile qui se lève. Mais il est impossible de refuser à madame Marcella Sembrich la qualité d'étoile de première grandeur. Quant à dire qu'elle soulèvera les tempêtes d'enthousiasme qui éclatèrent, jadis, aux belles soirées de la Salle Ventadour, je ne veux point me le permettre. Autres temps, autres mœurs. L'art ne tient plus, dans la vie élégante, la même place qu'autrefois, et le *nil admirari* d'Horace est devenu la devise des gens du grand monde, voire même de l'autre. Et puis, madame Sembrich a l'immense défaut d'être une honnête mère de famille en puissance de mari, et nos *dilettanti* Parisiens, comme certaines dévotes de province, aiment tant à remplir eux-mêmes l'office des sacristains dans leur chapelle de prédilection!

Que si vous êtes curieuses d'apprendre pourquoi l'Opéra n'a point engagé la Sembrich, je vous répondrai: Demandez à la Krauss.

Il est en deuil depuis quelques jours, l'Opéra, par la mort de son directeur. M. Vaucorbeil que je me souviens d'avoir vu alors que, simple compositeur et professeur de grand mérite, il occupait un modeste appartement de la rue Caumartin, était, avant tout, un excellent père de famille, ou du moins c'est l'éloge que je tiens à lui donner avant tout autre en ce moment. Il est peu de Parisiens qui n'aient remarqué, dans la baignoire à gauche de la scène, sa belle tête et sa majestueuse barbe blanche éclairée par la lueur de la rampe, comme un versant neigeux par les premiers rayons du soleil. C'était un homme d'une grande douceur et d'une complète affabilité hors du service, mais qui me parut toujours trop nerveux pour le rôle infiniment ingrat qui était le sien. Médiocrement enrichi par sa direction, jusqu'ici, il comptait sur l'Exposition de 1889 pour lui payer ses peines. Il comptait sans la mort qu'il a vue venir en homme courageux et qu'il a reçue en chrétien.

..

M. Mario Uchard vient d'être obligé de retirer sa pièce du Gymnase. Le *Maître de Forges* y règne en maître et plus d'un chef d'établissement métallurgique voudrait bien savoir aujourd'hui comment il se fait que l'industrie du fer qui gagne tant d'argent au théâtre, en gagne si peu dans la vie réelle.

Avec son *Serge Panine*, sa comtesse Sarah et son *Maître de Forges*, M. Ohnet a fait ou augmenté la fortune de trois personnes: la sienne, celle du directeur Koning et celle de l'éditeur Ollendorff. Lorsqu'il débuta dans le roman, il porta chez Calmann-Lévy le manuscrit de *Serge Panine*, mais le gentilhomme russe fut

(La suite à la page 164)



CHAPEAUX DE MADAME BOUCHERIE, 16, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

N° 1. *Capote en feutre bois clair.* — Passe avancée bouillonnée de velours avec un pouf de plumes de fantaisie or et bois ; au pied plusieurs têtes d'oiseaux bois foncé ; brides velours ou ottoman. — Prix, 50 fr.

N° 2. *Chapeau en feutre loutre pour jeune fille.* — Galon au bord, torsade de velours autour de la calotte élevée, arrêtée, devant, par une jolie fantaisie de plumes mélangées. — Prix, 40 fr.

N° 3. *Chapeau rond en feutre ou velours marron clair, orné de velours roulé en draperie.* — Belles plumes d'autruche, enroulées, du ton foncé au ton clair.

N° 4. *Capote.* — Le fond tout en chenille houblon

et la passé faite de dentelle or brodée de soie houblon. Pouf et aigrette en fantaisie piqués d'oiseaux. Brides en velours ou ottoman. — Prix, 65 fr.

N° 5. *Chapeau rond en feutre gris clair pour jeune fille.* — Bord tendu de velours. Autour de la calotte élevée joli galon en chenille mêlée d'un peu d'or. Élégante fantaisie de plumes dans le ton du chapeau et ton bleu foncé. — Prix, 40 fr.

N° 6. *Capote en dentelle noire.* — Fond à la vieille, avec passe en dentelle et pouf en plumes d'autruche zébrées or et prune. Cette fantaisie se fait en toute couleur. Brides en ottoman. — Prix, 45 fr.



3266

PARDESSUS ET COSTUME, DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Manteau en drap beige orné de passementerie en soie et perles. — Jupe montée par des plis à un corps à longue pointe, orné, de l'encolure à cette pointe, d'une belle passementerie. Une autre passementerie cache la couture de réunion et des quilles ornent le dessus des plis couchés. Pélerine froncée au col droit, comme les manteaux de roulier; ces fronces, vers le bas, sont divisées en plis couchés; le dessus orné de quilles en passementerie.

Visite en velours et brocart. — Devant en velours avec une blouse en brocart et des manches assorties ajustées à un dos en velours très cintré; ce dos se termine en deux pans aigus garnis de boules en velours et jais. La manche est montée le long du dos par des plis

qui lui donnent de la largeur; ces mêmes plis sont arrêtés dans un bracelet de velours, posé à cinq centimètres du bord qui fait volant sur le poignet. Col droit.

Costume en cachemire havane et velours loutre. — Jupe en cachemire; une grande tunique est relevée, à gauche, en plis plats maintenus sous une bande de velours qui part de la taille et s'arrête à cinq centimètres du bord de la jupe. Les plis de côté dépassent la quille du côté du pouf et forment comme une échelle appuyée sur le drapé du pouf. Veste en velours, ouverte sur un gilet en peau de Suède, avec deux revers arrondis en drap blanc. Une ceinture en cuir jaune serre la taille. A la manche parement et revers en drap blanc. Boutons boule assortis à la boucle.

blackboulé à la grande maison de la rue Auber, comme le premier rastaquouère venu l'eût été au Jockey-Club. Mieux avisé ou plus heureux, Ollendorff recueillit le proscrit et s'en trouve bien aujourd'hui. Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie. Ce détail peu connu de l'histoire littéraire de notre époque le prouve une fois de plus.

**

Puisque je suis sur ce terrain, je vais vous dire une autre histoire qui fera probablement quelque bruit la semaine prochaine. J'ai peut-être la langue un peu longue, mais, tant pis ! C'est mon métier.

Il y a six mois, mon vieil ami Guy de Charnacé lut un soir, en ma présence, à quelques intimes le manuscrit d'un roman intitulé : *le baron Vampire*. C'était le récit des aventures d'un financier Juif parti de très bas et parvenu très haut, si haut qu'il épouse, au dénouement, une jeune fille portant un des grands noms de France. Or, il y a six semaines, en ouvrant la *Revue des deux Mondes* j'y trouve un roman sur la même donnée, mais d'un autre auteur. Précisément, le lendemain, je rencontre Charnacé.

« Savez-vous, lui dis-je, que le *baron Vampire* a un frère cadet, je pourrais dire un frère jumeau, tant ils se ressemblent et disent les mêmes phrases, si les deux enfants n'étaient point de deux pères différents.

— Bah ! me répond mon ami, vous savez mieux que personne si le mien n'est pas l'ainé. Dans tous les cas, merci du renseignement. Je cours chez Dentu où mon pauvre baron dort depuis trois mois. Je vais dire qu'on l'éveille bien vite. Pour le reste, nous verrons. »

Et voilà pourquoi, presque en même temps que ces lignes, Rebb Schmoul, l'ex-petit colporteur Juif, devenu le puissant baron de Rakonitz fera son apparition dans le monde, un peu plus tôt qu'il n'en était question, comme ces enfants dont une émotion subite hâte la naissance.

Espérons qu'il ne s'en portera pas plus mal et que Guy de Charnacé obtiendra le succès que mérite son livre, consacré d'un bout à l'autre à protester, au nom de l'honnêteté et de la morale, contre le Veau d'Or, plus omnipotent que jamais.

D'ailleurs la gravité du sujet disparaît habilement derrière les situations piquantes, les portraits curieux et les mots amusants.

A l'apogée de sa puissance, le Vampire est à la veille d'épouser Jeanne de Solignac, triste victime vendue par une famille pauvre et avide. Pour faire oublier son origine, il s'entoure de parasites, déchus de l'aristocratie, qui consentent, pour un prix, à former autour de lui comme un cortège de vaincus de la fortune. L'un d'eux, un soir, vient dîner chez le baron Juif en cravate noire.

« Vous auriez dû mettre une cravate blanche, lui dit sèchement Rakonitz. Je vous mène aux Italiens, dans ma loge, et j'ai invité des femmes du monde.

— Alors, baron, répond le cynique décaqué, ce sera dix mille francs de plus. »

**

Voilà, désormais, l'*Exposition des Arts incohérents* entrée dans nos mœurs et dans nos habitudes, ni plus

ni moins que le Salon du mois de Mai. Elle a, comme sa sœur aînée et sérieuse du Palais de l'Industrie, ses tourniquets, son catalogue illustré, ses quêtesuses à l'entrée..... et même ses croûtes.

Il y a certainement quelque chose à tirer de cette idée, à condition que les « incohérents » feront de leur galerie une exhibition gaie, spirituelle, délicate, de la caricature Française. Cette année encore, bien qu'il y ait progrès, le bon grain de la satire comique s'y trouve un peu trop mêlé à l'ivraie de calembourg. Le *porc trait* de 1884 rappelle un peu trop la *vue de cinq clous* de 1883, et Coquelin cadet, en représentant son ex-camarade Sarah Bernhardt par un simple trait vertical sur une toile, a probablement suivi l'exemple de ces artistes qui n'ont pas le temps de « travailler leur salon ». La ressemblance du modèle existe, dirai-je au peintre, mais les détails manquent de fini.

J'aime mieux une toile représentant une rencontre dans un escalier. Des croque-morts qui descendent « une cliente » se heurtent à un piano hissé à grand renfort de bras. Or, nous explique le livret, « la cliente » est une belle-mère et le piano est destiné au gendre de la précédente, qui veut se donner à lui-même et à quelques intimes une petite fête à huis clos, pour célébrer son deuil. Malheureusement Pleyel est en avance.....

« Pas du tout; il est en retard, me dit quelque lecteur féroce. »

Pauvres belles-mères ! sujet de plaisanterie invariablement agréable ! Je parie que la *Rencontre dans l'escalier* est déjà vendue un bon prix.

Un graveur habile, mais incohérent, M. Tellier, collaborateur ordinaire de ce journal, expose sous le n° 201, *la guerre au Tonkin*, une guerre bien facile, si facile que je m'attendais à voir la signature de Jules Ferry au bas de la toile. Un marin français renverse d'un coup de pied un bocal de *chinois* dont les débris et le contenu se répandent jusque sur le cadre à l'état naturel. Ceux de nos compatriotes qui reviendront de Bac-Lé ou de Tamsui avec une jambe de moins, — sans parler de ceux qui n'en reviendront pas du tout — pourront bien trouver que les chinois de M. Tellier ne sont pas ressemblants et qu'ils ont été faits de *chic*. Mais cet essai de peinture militaire déçoit chez l'artiste des dispositions sérieuses et le classe du premier coup, parmi les meilleurs élèves de la mère Moreau.

Un autre incohérent, quelque peu irrévérencieux, expose le portrait de M. de Lesseps portant dans ses bras une immense vrille et un enfant nouveau-né. Tournant le dos au public, huit autres enfants font la haie devant leur père, alignés par rang de taille, en tuyaux d'orgue. Réminiscence discutable comme goût — et comme exécution — du tableau sur le même sujet, moins la vrille, exposé au dernier Salon.

Une autre réminiscence du même genre : *la belle Madame X...* rappelle un affreux portrait du même Salon. La belle madame X... sort d'un parapluie qui lui tient lieu de jupe. Le corsage est formé d'un cœur en velours noir, se fermant sur la poitrine ainsi qu'un volet. Comme idée, cette caricature rappelle un peu trop les drôleries de Stop dans le Journal amusant. Mais franchement, madame, c'est bien fait.

**

Nous n'aurons point, décidément, l'exposition des bébés, que bien des mères eussent trouvée intéressante, à condition de n'y voir que les enfants des autres. Mais nous allons avoir le *Concours de Beauté*.

L'organisateur ne s'appelle point Paris et n'est pas berger, mais photographe. Aussi le concours devra-t-il avoir lieu « par photographies ». La pomme est remplacée par une parure de.... quatre mille francs. Comme on voit que les affaires sont dans le marasme ! Au grand siècle de la Beauté humaine, les Grecs eussent élevé un temple en l'honneur de cette rivale de Vénus. L'or et l'ivoire eussent décoré sa statue ; un poète eût célébré ses charmes et son nom nous serait connu encore aujourd'hui.

Les siècles ont marché. La future lauréate devra se contenter d'une douzaine de diamants de quatrième

grandeur et d'un diplôme. Il est vrai qu'un directeur montera une revue tout exprès pour elle, une revue où elle ne fera que se laisser voir, si elle est sotte et si elle chante faux, ce qui est à craindre. Puis, d'autres diamants viendront se joindre aux premiers et, vers la fin du premier quart du vingtième siècle, cette autre Hélène obtiendra un bureau de tabac, grâce à de hautes protections.

Tout cela, si j'en crois ce que dit M. Gabriel Charms, dans son *Voyage en Palestine* que j'achève de lire, parce que l'idée monothéiste conduit à la « stérilité intellectuelle ». Proposition singulière, il faut l'avouer, dans la bouche d'un homme qui vient de parcourir les Lieux Saints et qui en rapporte.... le regret du polythéisme.

CONSTANCE.

R É G I N E

I



PARIS est une ville étrange ; bien fou qui prétend la connaître. Nul ne peut s'en vanter, les Parisiens moins que [personne. « Paris est bruyant, dit l'habitant de la rue Saint-Denis. — Paris est solitaire, répond celui du quai d'Orsay. — Paris est

splendide, s'écrie celui de l'avenue de l'Opéra. — Paris est laid, gémit celui de la rue Mouffetard. Et tous, malgré la diversité de leurs appréciations, ont parfaitement raison ; car Paris est à la fois beau et laid, affreux et superbe, bouillonnant et tranquille.

Ces contrastes n'existent pas seulement entre les différents quartiers de notre capitale ; ils se rencontrent parfois dans la même rue, brusquement, sans transition. Place Saint-Sulpice, par exemple, tandis que le côté nord est commerçant, animé, presque tumultueux, grâce au passage incessant des omnibus et des voitures, le côté sud reste calme et solitaire.

Parmi les rues qui l'avoisinent, la plus déserte, peut-être, est la rue Férou. En été, par les fortes chaleurs, si accablantes dans une grande ville, lorsque, après un fatigant trajet le long des rues poudreuses et ensoleillées, on se dirige pédestrement vers elle, on éprouve une sensation délicieuse de fraîcheur et de repos, et l'on respire avec ivresse les effluves embaumées qui s'échappent à la fois du Luxembourg et des jardins attenants aux maisons, car il y a des jardins à Paris, quoi qu'en disent les Provinciaux. Ils sont petits à la vérité, mais soignés et verdoyants, bien que cachés par les hautes maisons du côté ouest.

Pénétrons, si vous le voulez bien, dans l'une de ces

paisibles demeures. L'ombre grandissante envahit déjà les angles du salon du troisième étage, car le jour est à son déclin. Un pâle rayon glisse encore sur le velours des fauteuils et met aux dorures de la glace et du garde-feu quelques touches lumineuses, que fait ressortir la teinte de plus en plus sombre des objets environnants. Les cris aigus des moineaux, blottis dans le grand lierre où ils se disputent un abri pour la nuit, troublent seuls le recueillement de cette heure.

Le salon n'est pas vide, pourtant : deux femmes sont assises devant la cheminée. L'une d'elles, la maîtresse du logis, s'est étendue dans sa bergère en laissant glisser sur ses genoux le tricot dont elle ne distinguait plus les mailles. Sur son visage, encadré de boucles argentées, se lisent la bonté et l'énergie, quoique l'expression en soit affaiblie, actuellement, par quelque réflexion attristante. A ses pieds, agenouillée sur un petit tabouret, et cachant à demi sa jolie tête sur ses genoux, une jeune fille de dix-huit ans environ, regarde d'un air souriant et rêveur voltiger les flammes du foyer. Une ressemblance, à la fois vague et incontestable et si justement nommée air de famille, atteste la parenté de ces deux femmes. On aurait peine à croire que le sujet de leur méditation fût le même ; c'est qu'il se présente à l'une assombri par les craintes que donne toujours l'expérience, à l'autre, illuminé par le prisme enchanteur de l'espérance.

« A quoi penses-tu ? demanda, tout à coup mademoiselle Destors à sa nièce.

— A lui, répondit simplement Régine. »

Mademoiselle Destors soupira et une larme trembla au bord de sa paupière. Régine la vit.

« Oh ! ma tante, si cela te fait tant de peine, je ne me marierai pas.

— Non, non, fit mademoiselle Destors en secouant

la tête; rien, au contraire, ne me ferait plus de plaisir que de te voir un bon mari, mon enfant.

— Mais, alors, pourquoi ne pas vouloir de M. de la Borderie? qu'as-tu à lui reprocher? n'est-il pas beau? »

La tante leva les épaules avec un triste sourire, comme si cette qualité, précieuse aux yeux de Régine, lui semblait, à elle, d'importance secondaire.

« N'a-t-il pas de l'esprit, continua la jeune fille, en s'animant, une distinction parfaite? »

— Sans doute, sans doute, répondit mademoiselle Destors, avec le même geste; mais, ma pauvre enfant, cela n'est que du brillant et ne saurait constituer le bonheur d'un ménage.

— Mais, ma tante, au dire de tous ceux qui le connaissent, il est on ne peut plus capable et s'entend à merveille aux affaires; n'est-ce pas là une qualité solide pour un banquier?

— Assurément; cela lui permettra de faire fortune. Mais, dis-moi, aimerais-tu l'argent, Régine? »

Le blanc visage de la jeune fille se colora légèrement.

« L'argent, dit-elle, oh! non, ma tante; du moins, pas pour lui-même... mais, pour les jouissances qu'il procure, je ne le dédaignerais pas, je l'avoue.

— Et quelles jouissances, donc? Je te croyais assez indifférente au luxe et surtout au confort. Je t'ai toujours vue choisir les toilettes les plus simples, comme étant les plus gracieuses, et si je te laissais faire, tu vivrais de pain et de chocolat.

— Et de marrons! interrompit Régine, en riant.

— Et de marrons; mais ce n'est point là une passion bien ruineuse, et il me semble que ta légère dot jointe à une place modeste qu'aurait ton mari, suffirait à satisfaire des goûts aussi simples. Je ne pense pas que tu aies jamais souffert de la médiocrité de notre fortune; d'où te vient donc ce goût soudain pour les millions?

— Ma bonne tante, dit Régine, en la câlinant, tu sais que je n'ai jamais eu rien de caché pour toi, et je vais te dire très franchement ma pensée. Je voudrais être riche ou du moins dans l'aisance. Ce n'est pas que je tienne aux robes de velours ou de satin; les perles et les brillants me tentent peu, les bons diners encore moins, et je ne suis pas assez sotte pour trouver du plaisir à mener grand train...

— Eh bien alors?

— Ah! alors (tu ne me gronderas pas, au moins?) ce que j'aimerais dans la fortune, c'est qu'elle permet de se soustraire à mille détails prosaïques et fastidieux. Il ne me plaît pas, quand je suis au milieu d'une rêverie de Weber, de me lever tout à coup pour aller voir à la cuisine si Rosalie brûle quelque chose. Je serais contente d'avoir un cordon bleu, non pour manger de meilleures sauces, mais pour ne pas être obligée de les regarder faire. J'aimerais beaucoup mieux commencer un croquis où une lecture intéressante, que d'avoir à raccommorder une pile de linge... Enfin, ma bonne tante, je serais heureuse, non de ne rien faire, j'ai cela en horreur, mais de pouvoir me livrer à des distractions à la fois agréables et sérieuses, auxquelles il faut renoncer pour des devoirs ennuyeux et des préoccupations mesquines, quand on n'a pas le bonheur d'être riche.

— Le bonheur d'être riche! soupira mademoiselle Destors. Ah! ma pauvre enfant, puisque tu parles de bonheur, sache bien qu'il n'en est donné à chacun de nous qu'une part: aux uns la fortune, aux autres la santé, aux plus heureux, l'affection. Est-ce donc la fortune que tu préférerais, Régine?

— Oh! ma tante, peux-tu le penser? Je trouve que la fortune accroît et facilite le bonheur intime, mais je place celui-ci en première ligne, et si M. de la Borderie n'avait pas d'argent et pas d'avenir, ce serait lui encore que je voudrais, parce que je l'aime. »

Mademoiselle Destors soupira de plus belle.

« Mais, enfin, qu'as-tu contre lui? s'écria Régine, désolée; que lui reproches-tu? »

Ce fut à sa tante de rougir. Que pouvait-elle répondre, en effet? M. de la Borderie lui avait été présenté et chaudement recommandé par des amis intimes. Régine n'avait rien exagéré dans ses éloges: c'était un homme vraiment beau, spirituel, distingué, et d'une capacité exceptionnelle, à ce que prétendaient les gens compétents. Dans ses visites à la maison de la rue Férou, il s'était toujours comporté en homme du monde accompli: pas une parole, pas un geste qui ne fût irréprochable. Les renseignements pris dans son pays étaient excellents. Il était le dernier descendant d'une famille honorable. Malgré tout, il déplaisait à mademoiselle Destors, elle éprouvait même pour lui une sorte de répulsion. Quand elle voyait les yeux noirs et ardents du jeune homme plonger leur regard passionné dans les yeux de Régine, elle songeait au milan fascinant une colombe, mais elle ne pouvait analyser cette impression si profonde; c'était une antipathie irraisonnée autant qu'invincible. La question de Régine l'embarrassait donc péniblement. Allait-elle répondre à cette enfant, dont elle avait toujours cherché à tempérer l'impressionnabilité nerveuse par l'exemple de son rare bon sens et de son génie pratique, allait-elle lui répondre que c'était un pressentiment? Non, elle ne le pouvait pas. Elle tourna la difficulté en reprenant l'offensive, mais elle se sentait vaincue d'avance.

« Les dons extérieurs, dit-elle, quelque brillants qu'ils soient, même en y joignant une aptitude professionnelle sérieuse, ne sont pas suffisants pour donner ce bonheur intime que tu places au premier rang; il faudrait y joindre des sentiments élevés et un cœur généreux.

— Eh bien? ma tante...

— Eh bien, mon enfant, j'avoue que rien ne prouve que M. de la Borderie ne possède pas ces qualités, mais rien aussi ne prouve qu'il les a, et j'aurais voulu le connaître davantage pour l'éprouver un peu.

— Oh! peux-tu dire cela! s'écria Régine, presque indignée. Aimable comme il l'est, avec sa position et son avenir, n'aurait-il pas dû prétendre à un mariage brillant? Il n'avait qu'à choisir; et, si je lui ai plu, il me semble que c'est une preuve de son désintéressement, et une preuve aussi qu'il y a justement, entre lui et moi, cette sympathie que tu juges si nécessaire au bonheur. Sans cela, pourquoi m'aurait-il demandée?

— Parce qu'il est fou de ta beauté », pensa mademoiselle Destors, en regardant Régine dont la ravissante figure, illuminée par le reflet du foyer avait un

éclat incomparable. Mais, elle ne voulait pas dire cela.

— Allons! fit-elle d'un air résigné, je vois bien que je ne te l'ôterai pas de la tête, petite folle.

— Du cœur! dit Régine.

Du cœur, soit. Il faut que j'en prenne mon parti. Va donc travailler à cette dentelle qui doit garnir ta robe de mariée; je te fais grâce, pour cette fois, de la pile de linge. Va, nous dirons oui, demain.

— Oh! merci, merci, ma bonne tante. Et merci, aussi, pour m'avoir appris à faire la dentelle; c'est un talent si agréable!

— Très agréable; oui, et même au besoin très utile; c'est bien pour cela que j'ai tenu à te l'apprendre. Qui sait? Cela te servira peut-être un jour...

— Traduction libre, interrompit Régine en riant: « Qui sait? monsieur de la Borderie fera peut-être faillite un jour, et je l'aime si peu que j'en serais presque contente, pourvu que Régine trouve moyen d'échapper à la misère. » N'est-ce pas cela? Ah! ma bonne tante, tu es un brin jalouse, avoue-le.

— Petite vipère! s'écria mademoiselle Destors.

La petite vipère l'enlaça de ses bras, et la câlina tendrement, ce qui lui fit oublier un instant ses appréhensions; puis, tout à coup, elle s'arrêta, et la regardant dans les yeux.

« Mais toi, ma tante, pourquoi ne t'es-tu pas mariée? est-ce que tu n'en as jamais eu l'envie? »

A cette question inattendue, une légère rougeur colora les joues flétries de mademoiselle Destors.

« Ma chère petite, dit-elle, lorsque ton père mourant me fit appeler, j'avais accepté un homme honorable et digne d'affection; mais, quand j'ai vu le désespoir que causait à mon pauvre frère l'idée de te laisser seule au monde, je t'ai prise dans ton berceau, je t'ai posée sur son lit et lui ai promis de te servir de mère, et de t'appartenir tout entière. Ce jour-là, j'ai prié Dieu de te donner ma part de bonheur. Et, ajouta-t-elle avec son bon sourire, voilà pourquoi je suis si difficile, c'est qu'il m'en faut pour deux.

— Ma chère, ma bien-aimée tante! je ne veux pas, je ne veux pas te quitter! Tu m'as sacrifié ta vie, il est bien juste que je te donne la mienne.

— Enfant! dit mademoiselle Destors, la seule manière de me rendre heureuse c'est de l'être toi-même. Non, non! je remplirai ma tâche de mère jusqu'au bout; je te marierai avec ton monsieur de la Borderie, puisque tu le veux, et tout ce que je demande à Dieu, c'est qu'il veuille bien exaucer ma prière. Mais, allons dîner. » Et se levant, elle se dirigea vers la salle

à manger suivie de sa nièce qui riait et pleurait tout à la fois.

La nuit était veue; les cris des oiseaux s'éteignaient dans un léger murmure et, dans le salon solitaire, le seul bruit qui se fit entendre maintenant était le tic-tac de l'antique pendule qui avait sonné les heures heureuses de l'enfance de Régine.

II

Vous n'êtes pas curieuse, ma chère lectrice; il ne vous est jamais arrivé de vous détourner de votre route pour regarder passer les plus grands ou les plus singuliers personnages: ni le shah de Perse, ni Gambetta, ni même les Fuégiens n'ont eu seulement l'honneur de vous faire lever les yeux. Et pourtant, je suis sûre que vous ne me démentirez point si j'affirme que, plus d'une fois, vous avez hâté le pas pour voir... la mariée. *La Mariée!* qui donc passerait indifférent près d'elle? Tout ce qui a des yeux la contemple, et elle le sait bien, la pauvre mariée! Les uns rient, d'autres soupirent, d'autres encore murmurent un souhait bienveillant, tandis que quelques-uns, railleurs et peut-être jaloux, répètent un menaçant proverbe. Mais tous, oui, tous, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, époux ou célibataires ne manquent jamais de la dévisager le plus près et le plus longtemps possible. C'est qu'on ne voit guère de plus attrayant spectacle; les mariées sont comme les bébés: il faut qu'elles soient bien laides pour ne point paraître jolies. Leur blanche toilette, leur physionomie gaie ou rêveuse, le mystère de leur avenir, la société parée qui les entoure, tout contribue à les rendre charmantes.

Certes! si une mariée mérite d'être contemplée, c'est celle qu'attend la foule sur la place Saint-Sulpice; aussi les causeries sont-elles fort animées pendant que s'achève la cérémonie.

Mais les sons de l'orgue deviennent plus éclatants; la grande porte s'ouvre tout entière; le suisse donne un coup de hallebarde formidable, et sur le seuil apparaissent les mariés, éclairés par un beau soleil d'avril, et se détachant sur la pénombre lumineuse de l'église, où l'encens voile d'un nuage mystérieux les mille lueurs des cierges.

« Quel beau couple! » Tel est le cri qui s'élève de tous les groupes, et il ne rencontre pas de contradicteur. Jamais plus beau couple, en effet, n'avait été choisi pour représenter l'idéal du bonheur terrestre.

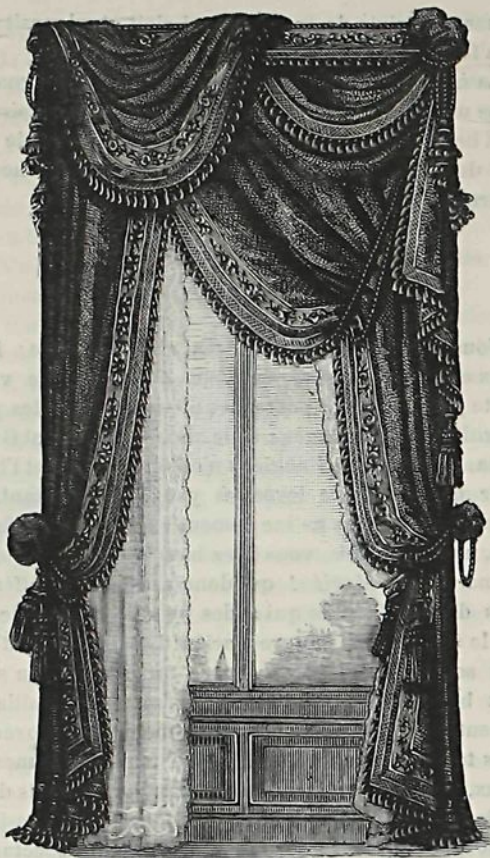
MARIE LIONNET.

(La suite au prochain numéro.)

Explication de l'Homonyme du 25 Octobre: *Hôtel, autel, hôte*. — Explication de la Charade: *Soupen*.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4493, et le Patron découpé de la Robe-princesse à panneaux, de la gravure coloriée 4493.





Fenêtre richement drapée.

Fenêtre drapée en cachemire rouge Van-Dick. — Le bord des rideaux et la draperie reçoivent une bordure brodée sur fond vieil or et une frangette assortie. Draperie passant sur la galerie, puis ramenée en dessous sous le rideau qui est relevé à l'italienne. Le rideau gauche tombe droit sur un rideau en soie crème encadré de Venise. Un chou retient une pente qui descend en spirale. Des cordelières à glands dans l'ensemble.

Chevalet à photographie drapé en peluche chaudron et vert ancien. — Si le chevalet est en chêne on ne le tendra pas; il suffira de le draper, en suivant le croquis, ce qui est facile. Les deux draperies disposées dans le haut sont : la draperie supérieure en peluche vert ancien garnie de frangette chaudron et vert ancien, des jeux de glands tombent au milieu et d'un côté; la draperie organisée sous la tablette à le fond vieux vert avec une draperie chaudron dessus; les deux plis sont en peluche vert ancien.

Fenêtre et chevalet

drapés, par

M. ÉMILE BESSONNEAU

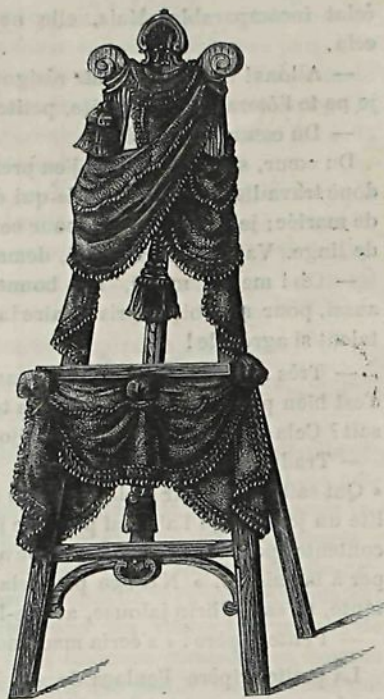
tapissier-décorateur,

rue de Charenton, 19-21.

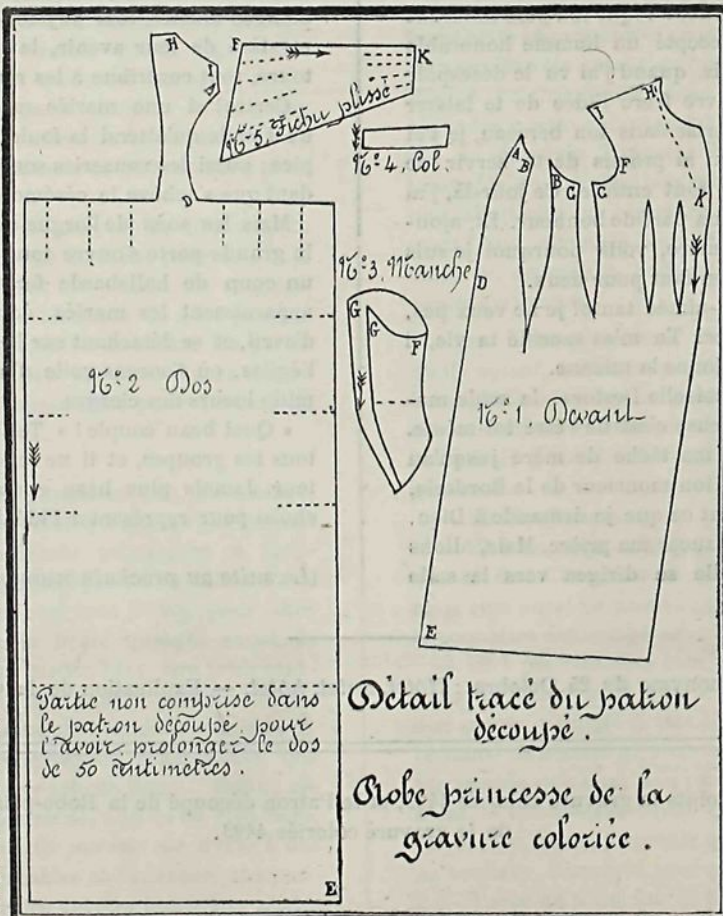
Explication du patron découpé.

1, devant de la robe-princesse. — 2, Dos. La partie comprise entre la ligne pointillée et le bord supérieur, qui représente 50 centimètres de hauteur, n'est pas comprise dans le patron, à cause du manque de place; il faudra donc prolonger le dos de ces 50 centimètres. — 3, Manche, dessus et dessous. — 4, Col. — 5, Fichu.

Cette robe emploie 5 mètres de drap amazone en 1 mètre 30 centimètres de large. Le devant sera posé droit fil sur la lisière du drap et sera abattu de 10 centimètres dans le bas, afin de dégager le plissé-éventail qui fait le milieu de la jupe. Faire les deux pinces de poitrine, puis les deux du dessous du bras qui se perdent dans la jupe. Avoir soin de diminuer progressivement la couture pour



Chevalet en ébène drapé de peluche chaudron et vert ancien.



éviter qu'elles fassent poche. Le dos est aussi droit fil sur toute la longueur de la jupe; le patron sera posé sur l'étoffe double, en suivant le pli, afin d'éviter une couture au milieu de la jupe. Le patron découpé n'a que 1 mètre 65 c. de longueur, prolonger de 50 c. pour obtenir les plis du relevé, indiqués au milieu et sur les côtés par des lignes à la roulette. La manche, qui est fuyante vers la couture de la saignée, doit toujours être droit fil au coude. Il faut donc poser le coude du patron au bord de l'étoffe droit fil en tenant compte des coutures qui ne sont jamais comprises dans le patron. Les flèches indiquent le droit fil. Les coches du patron découpé correspondent aux lettres de raccord du détail.

Col droit.

Fichu en soie monté par des fronces au-dessus de l'épaule; d'autres fronces sous la poitrine.

Pour le poser sur le corsage, suivre le tracé à la roulette. Pour la garniture, voir l'explication de la gravure coloriée.